
Complément d'objet

A partir d'un objet tiré au sort, imaginez l'histoire commune de cet objet et son propriétaire.

Le « truc »

Par @gnès

Mais qu'est-ce que c'est que ce « truc » ? A première vue, on dirait un œuf. La taille, la forme, la couleur.

A seconde vue, c'est beaucoup moins évident. C'est en caoutchouc, très dur, ça rebondit et c'est tout ! Maigres, les indices.

Si encore, il vibrait, cet œuf, j'aurais bien une petite idée. Mais non !

Un œuf à reprendre ? C'est vachement plus beau en bois !

Il va falloir que je lui trouve une fonction à ce « truc »

Euréka ! Je sais ! C'est un leurre ! Un attrape-poules ! Pour les inciter à pondre.

Donc la ou le propriétaire de ce « truc » possède des poules. Et donc, logiquement, habite à la campagne, ou du moins dans une maison. Et non pas dans une « cage à poules » ! Ha ha ha... Elle est bien bonne celle-là.

J'ai trouvé ! C'est un ancien cadre dynamique, qui, burn-outé par son travail et le rythme effréné de son quotidien, a décidé de tout plaquer pour vivre sainement. Retour à la terre, bio et tutti quanti.

Bien sûr, il a embarqué avec lui femme et enfants. Deux ados, qui, soit dit en passant, s'emmerdent royalement à la campagne et lui font payer chèrement sa décision !

Mais, notre bonhomme, que j'appellerai Guillaume, pour lui donner un peu d'âme, est, lui, très content de sa nouvelle vie. Plus d'horaires ! Plus de costumes-cravates ! La LIBERTE !

Enfin, c'est ce qu'il pense. Parce qu'elle est toute relative, sa liberté.

Il veut se lancer dans la permaculture. Mais la législation, les critères, les normes sont tellement complexes qu'il passe des heures et des heures à éplucher les textes pour essayer de comprendre comment procéder. Il remplit des kilomètres de dossiers, sillonne le département d'administration en administration, de chambre d'agriculture en préfecture.

Bref, depuis un an que Guillaume et toute la famille ont quitté la ville, rien... Toujours rien. Pas la moindre petite production !

Et, pour couronner (clin d'œil à l'Épiphanie, merci Stéphanie) le tout, même les poules ne donnent rien ! Elles ne veulent pas pondre. Nada.

Alors, Guillaume s'est renseigné. Il a questionné les anciens du village. Ceux dont la basse-cour est pleine de poules, de lapins, de canards et de cochons. De toute cette gamme animalière, qui se reproduit, elle.

Et les anciens ont dit à Guillaume de trouver un leurre : « Tu comprends, si tu leur mets un faux œuf dans la paille, cela les incitera à pondre ».

Alors, Guillaume, en plus de ses pérégrinations administratives, s'est mis en quête de son Graal : un œuf attrape-poules !

Pas facile. Il en a visité, des commerces de toutes sortes. Il ne savait pas vraiment où chercher. Alors, il est allé partout. Il a écumé les magasins du village. Puis ceux de la petite ville la plus proche. Il est allé jusque dans la grande ville, celle qu'il avait fuie.

Il en a profité pour revoir certains collègues de travail. A tout le monde, il racontait sa quête. Mais rentrait toujours bredouille.

Jusqu'au jour où sa grand-mère vint le trouver : « Je crois que j'ai ce qu'il te faut ».

Elle lui donna cet étrange « truc » sans explication sur sa provenance et son utilité.

Mais Guillaume s'en fichait totalement. Ses poules se mirent à pondre frénétiquement, grugées par ce « truc », et c'est tout ce qu'il voulait.

Bon, pour ce qui est de son ambition agricole, ça ne fonctionne toujours pas... Mais Guillaume ne désespère pas.

Il trouvera bien un « truc » !!

De quel pays es-tu ?

Du Monde !

Par Michèle

Me promenant tranquillement dans le parc, je remarque un objet sur un banc. Intriguée, je m'approche... « Oh ! que voilà une bien jolie pochette ! ».

Aussitôt dans ma main, je la retourne en tout sens et admire sa couleur chaude, tissée de motifs ethniques. De quelle civilisation s'agit-il ? Je n'en ai aucune idée, mais le tissage est bien valorisé sur un fond prune. Je sens des objets à l'intérieur... Des pièces ? J'ouvre... Ce sont de jolies petites pierres qui apparaissent dans la transparence d'une autre pochette décorée d'arabesques dorées. La personne qui a égaré cet ensemble va être bien ennuyée quand elle s'apercevra de cette perte. Je ne vois personne dans les parages qui aurait pu perdre cet objet.

Je suppose que c'est une femme... L'ensemble est frais, coquet... Féminin, j'en suis sûre maintenant. Les petites pierres que je dispose dans ma main sont agréables au touché, bien patinées, toutes différentes de formes, de couleurs, et d'origines. Comme j'aimerais connaître ces minéraux ! Serpentine verte ? Agate ? Celle-ci me rappelle le collier couleur d'ambre acheté au Mali.

Cette pochette a été ramenée de loin, des antipodes peut-être ? La voyageuse au long cours a dû acheter à un gamin des rues ce petit trésor. « C'est pour bonheur ! », lui a dit l'enfant dans un français approximatif.

Pour faire plaisir et ramener un petit souvenir, la voyageuse a posée quelques pièces dans la main tendue... Un peu plus que demandé... Le beau sourire de l'enfant a été sa récompense.

Pour lui, c'est presque un trésor... Vite, vite, il file retrouver sa famille. Un repas sera assuré grâce à ce petit gain. Un moment de bonheur, ça ne se refuse pas.

Notre brondillante voyageuse est ravie du plaisir qu'elle vient d'offrir.

Ben oui ! C'est sûrement une brondillante qui voyage, sinon je n'aurais pas trouvé cette pochette ici. Mais de quel pays s'agit-il ? Là je n'ai pas trouvé !

Ce qui est sûr, c'est que par le monde, il y a toujours des moments de rencontres exceptionnelles.

Les civilisations sont différentes, les lieux éloignés, les mots différents... Mais ce ne sont pas forcément des barrières. La preuve, là sur la table, au milieu des petites agates... Il y a le sourire d'un gamin... du Monde, de notre Monde.

Tendre connivence

Par Dominique

« Mais dis donc, c'est quoi ce truc au fond de ton sac ? Ah ! Un peigne ! Mais tu l'as ramené d'où ? Il n'est pas à toi ! Tu as vu dans quel état il est ?

– Non, Man, ce n'est pas le mien. C'est Julien qui l'avait dans son sac de sport. Je ne sais pas pourquoi il l'avait, c'est le peigne de son chien. Tu sais qu'il a un chien noir avec de longs poils noirs. De quelle race ? Alors ça, je sais pas. Et moi, je croyais pas qu'on pouvait peigner un chien !

– Bon, tu mets ce peigne dans un sac, et tu lui rends demain matin ».

Un peigne... un peigne... le mot me trotte dans la tête... Il m'évoque quelque chose... une idée qui affleure sans parvenir à se préciser, qui chemine dans mes pensées sans pouvoir encore se raccrocher à une image. Ah oui ! ma grand-mère se mettait un peigne dans les cheveux.

Je la revois les bras levés devant son miroir, la tête penchée vers l'avant, concentrée sur les mouvements de ses mains derrière sa tête. Je m'approchais et regardais avec envie tous les objets posés sa coiffeuse. Intuitivement, je comprenais que ce n'était pas encore pour moi, que c'était pour les grandes, les femmes, et que cela avait à voir avec les hommes, avec les regards qu'ils échangeaient quand ils pensaient que je ne les voyais pas, avec cette main qui effleurait une hanche, ou ces doigts qui, sous prétexte d'ajuster une cravate, caressait un torse.

Ma main, telle un papillon, se posait sur le couvercle d'un pot puis d'un autre. J'en ouvrais un dont la couleur ou la forme m'avait comme fait signe. Elle me disait : « Tu sens avec ton nez, mais tu ne mets pas ton doigt. Tes ongles ne sont pas toujours bien propres et les petites saletés pourraient gâter la crème. Quand tu seras grande... ma chérie... ».

A la dérobee, je zieutais le bout de mes doigts et décidais illico de me laver les mains plus souvent.

Je fouillais dans le petit panier dont l'intérieur était garni d'un tissu fleuri, si doux et où elle entassait ses barrettes, ses pinces et ses peignes : beige, marron, noir, moucheté, en plastique, en bois, en corne. Je les prenais un par un et testais leurs pointes dans la paume de ma main, puis je m'acharnais à en enfoncez un dans la tignasse de ma poupée, et là, catastrophe, une dent se cassait. Que faire ? Mon honnêteté me poussait à avouer ma faute, mais la peur du regard courroucé de ma grand-mère m'incitait à remettre le peigne au

fond du panier ! Plus tard, elle me disait : « Tu es sûre que tu n'as pas trop joué avec ce peigne ? ».

Je soulevais mes cheveux d'une main et tentais de l'autre de les retenir sur le haut de ma tête et d'y insérer un peigne en faisant des petits mouvements dessus/dessous comme je l'avais vu faire, mais le peigne n'accrochait que quelques mèches et il tombait sur mon épaule. Grand-mère surprenait la déception dans mon regard et avec un sourire me disait : « La prochaine fois... ».

Elle tournait la tête à droite puis à gauche, tout en regardant son reflet dans le miroir pour vérifier si sa coiffure était bien en place. Moi, derrière elle, je voyais qu'une mèche s'échappait déjà et voletait dans son cou. Je soufflais doucement dessus pour la voir s'envoler vers son oreille et je posai un baiser sur sa peau un peu fripée mais si douce.

« Tu sens bon, mamie !

– Viens là, ma cocote, je vais te mettre un peu de crème sur tes joues, elles seront toute douce ». Sa main caressait ma peau qui rosissait sous ses doigts.

Puis la curiosité me poussait de nouveau vers sa coiffeuse. Dans un coin, elle avait regroupé ses flacons de parfum. Ils avaient des formes qui me paraissaient bizarres, car je n'en avais jamais vu ailleurs. Je déchiffrais lentement les noms : « Paris », « Etoile du soir », « Ivresse d'un jour ». Mais pourquoi « Ivresse » ? Ce mot évoquait pour moi les fins de repas de famille au cours duquel mon père avait trop bu. Mais je n'en parlais pas à grand-mère. « Fais-moi sentir, mamie ! ».

Alors elle ouvrait les flacons un à un et les approchait de mon nez.

« Celui-là, il sent la rose, comme celle du jardin. Et celui-ci, il sent la forêt comme quand on se promène sur la mousse entre les arbres. Approche, je te mets un peu de « sent-bon » derrière les oreilles, tu feras sentir à ton papa ».

« Maman, Maman, t'es où ? On mange quoi ce soir ? ».

Le spectacle

Par Marie-Charlotte

J'étais dans une vitrine. Parmi une foultitude d'objets disparates.

Je disparaissais parmi eux.

J'avais été séparé brutalement de mes frères gnomes, fabriqués comme moi en série dans une usine loin d'ici.

Comme eux, dans un carton, j'ai voyagé.

Et j'ai atterri dans ce magasin, au milieu d'objets hétéroclites.

Vaisselle, cartes postales anciennes, bougeoirs et lampes me tenaient alors compagnie.

Un beau matin d'hiver - il commençait à neiger, on approchait alors des fêtes - un homme s'est arrêté devant la vitrine.

Pourquoi lui plutôt qu'un autre ?

Les autres s'arrêtaient, regardaient vaguement la vitrine, puis repartaient...

Lui, il était différent des autres.

Petit, en manteau noir, avec un petit chapeau. Noir. Une écharpe. Noire.

Il semblait sortir d'une ancienne photo, d'un temps révolu...

L'insignifiance de sa silhouette en faisait la singularité.

Mais surtout, surtout, il s'était arrêté et avait détaillé du regard tous les objets.

Absolument tous :

- le service en porcelaine avec ses six tasses et sa théière,
- la boîte à musique,
- le paquet de cartes postales vintage,
- l'arrosoir miniature en aluminium,
- les trois plantes en plastique,
- le bougeoir en terre cuite...
- et moi...

Lorsque son regard s'est posé sur moi, j'ai senti son intérêt s'éveiller.

Que pouvais-je donc dissimuler sous ma grande barbe grise, mon bonnet en feutre rouge pointu, mon nez rose en forme de patate ?

Puis, il a à nouveau balayé du regard l'ensemble de la vitrine et est revenu à moi, comme aimanté, malgré ma petite taille et mon sentiment d'être perdu au milieu de tous ces objets.

Il est entré dans le magasin et par gestes saccadés, m'a désigné du doigt au vendeur.

Ce dernier, ne me voyant pas, n'a pas compris.

Il a fallu l'insistance muette de l'étrange visiteur pour qu'il obtienne gain de cause.

Il a payé - une somme dérisoire, je ne vaudrais pas grand-chose... - , m'a enfourné dans sa poche et est sorti rapidement du magasin, toujours sans avoir prononcé un mot...

Depuis le noir de sa poche, je sentais le mouvement rapide de ses jambes.

Puis, lorsqu'elles se sont arrêtées, il m'en a extrait, et m'a fait place au sein d'une vitrine, habitée elle aussi par toutes sortes d'objets...

Il m'a fallu d'abord du temps pour m'habituer à mon nouvel environnement.

La seule vitrine que j'avais connue jusqu'alors donnait sur la rue et en recevait la lumière et l'agitation.

Là, nous étions dans un salon à l'atmosphère feutrée, dans lequel la lumière du jour avait peine à pénétrer.

Un vieux canapé de velours élimé, deux fauteuils assortis, un guéridon... Tout était vieux. Mes compagnons d'infortune dans la vitrine, eux aussi étaient vieux.

Il y avait là - je n'avais jamais rien vu de semblable - des gnomes. De toutes les tailles, de toutes les couleurs.

Ceux que j'avais connus à l'usine étaient absolument identiques à moi. Copie conforme.

Là, nous étions tous différents : des petits, des grands, avec un nez plus ou moins proéminent, une barbe pointue ou carrée, noire ou grise, un chapeau rouge carmin ou vermillon...

Mais tous, comme moi, n'avaient pas de bouche. Ou plus exactement, elle était totalement invisible, dissimulée sous la grande barbe...

Et c'est alors que le miracle s'est produit dès que la nuit fût tombée. Voici que le gnome le plus grand de la vitrine s'est mis à chanter. Et tous les gnomes ont repris le chant avec lui, formant un seul chœur à plusieurs voix.

Et, tout à mes découvertes, je n'avais pas vu qu'il était là, lui, le maître de séant, devant nous, devant la vitrine. Comme au spectacle !

Il avait quitté son chapeau noir et son air sévère, il s'était coiffé d'un bonnet pointu en feutre rouge.

Et il applaudissait, et il reprenait en chœur le refrain de la chanson, et il riait, et il parlait !

Il parlait enfin...

Il était devenu l'un de nous.

Il était redevenu un enfant...

Delicate Pearl...

Par Emma-Elizabeth

J'aurais aimé parer de paillettes les pulpeuses lèvres de cette pépette, que les yeux palpitent et s'arrêtent sur les arrêtes de cette délicieuse bouche aux commissures si mobiles. J'aurais tant voulu être compagnon de tes journées au rythme effréné, de tes nuits lascives où ta sensibilité est exacerbée. Je rêvais de traîner au creux de ton sac, sentir tes graciles menottes m'effleurer alors que tu hésites entre te parfumer et te repoudrer le nez. Je n'attendais que ton appel pour rejoindre les rangs serrés de mes collègues entre crèmes hydratantes et fard à paupières colorés. Je nous voyais déjà compagnons de fortune, les jours où ton éclat, grâce à moi, rendrait les scintillantes étoiles folles de joie d'être en concurrence avec toi. Je voulais voir notre histoire s'écrire éternellement, nos heures passées ensemble se compter difficilement, notre fusion faire rougir tes amants. Que tu me partages, oui, passer de lèvres en lèvres comme ton prénom dans leurs soupirs. J'avais tellement d'espoir pour ce combat que tu aurais mené pour que je ne coule pas, que tu me remettes à ma place et que mes fausses fugues ne soient qu'excuses pour rester avec toi. J'aurais même accepté que tu ailles voir ailleurs, les jours où je ne correspondais pas à tes humeurs car j'aurais su que tu reviendrais vers moi. J'aurais été ton chouchou, ton joujou, ton adoré. J'étais prêt à tout, à te laisser m'user, m'utiliser, m'achever, jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien de moi, que je m'évapore. Tu aurais été tout pour moi, mon plus beau modèle, ma petite merveille. J'aurais orné tes mots, même les plus vilains et étayer tes jeux de mots les plus malins. Cette équipe qu'on aurait formée en aurait impressionné plus d'un.

Mais voilà, tu es passée. Sans t'arrêter. À emporter tout cela avec toi. Me laissant là.

Donne-moi un objet et je te dirai ce que tu n'es sûrement pas...

Par Odile

Tu aimes te balader le long de la rivière et ramasser des galets. Tu choisis les plus lisses, les plus sombres. Tu joues au loto avec tes petits-enfants, le loto des animaux sauvages est leur préféré et tu connais le tigre du Bengale, le kangourou d'Australie, le lémurien de Madagascar aussi bien que la chèvre de monsieur Seguin ou la tortue du voisin.

Mais tout ça, ce n'est pas le Pérou !

Tu possèdes toute la collection de Tintin et tu ris des déboires du capitaine, les pétards d'Abdallah, les vocalises de la Castafiore, les arrosages d'un lama en colère.

Mais tout ça, ce n'est pas le Pérou !

Tu as conservé quelques bijoux en bronze et la théière en étain de l'arrière-grand-mère. Tu n'es pas très experte en bricolage et tu as acheté à Ikéa les petites vitrines pour exposer dans ton salon tes souvenirs hétéroclites. C'est ainsi que se côtoient le rouge d'une branche sèche de corail, le plaqué or d'une tour Eiffel miniature, le bleu canard d'une plume d'oiseau...

Mais tout ça, ce n'est pas le Pérou !

Tu fréquentes volontiers les foires de village pour flâner tranquillement entre les étales et revenir chargée de leurs produits locaux. Tu aimes la nature, les grands espaces ...

Et pourquoi pas le Pérou ?

Voilà tout ce que me suggère ce petit lama, planté sur son galet noir, la tête fière et hautaine, flanqué de deux grands paniers nécessaires au paysan, de retour du marché. C'est toi qui me le donnes et sur le côté, il est gravé « Pérou 1995 ».